

Problématiques

Quelles sont les principales périodes de la Première Guerre mondiale ? Quels en sont les tournants et moments décisifs ? Comment les soldats et les civils vivent-ils le conflit ? Comment les forces du pays sont-elles entièrement dirigées vers la victoire ? Quelle est la forme de la propagande nationale ? Quel est le bilan humain et matériel de la guerre ? Comment la paix est-elle négociée ?

Introduction

Malgré les efforts du socialiste Jean Jaurès qui s'oppose à la tendance générale, la France s'engage inéluctablement dans la Première Guerre mondiale à l'été 1914 avec un retard numérique de ses armées sur l'Allemagne. Le conflit, qui met un terme définitif à la Belle Époque et ouvre véritablement le siècle nouveau, incarne la violence de masse. La mobilisation de la France entière, l'implication des grands États européens et des États-Unis, ainsi que l'entrée de la technologie moderne dans les combats lui donnent un caractère tout à fait inédit.

Si la France sort victorieuse de la guerre en 1918, elle en porte de graves séquelles. En plus d'un lourd bilan humain, elle doit faire face à une coûteuse mais indispensable reconstruction. Sa volonté de faire appliquer les sévères clauses du traité de Versailles ne fait qu'attiser l'humiliation et la rancœur de l'Allemagne vaincue. La France doit néanmoins réaliser que le monde a changé au terme du conflit : elle ne jouit plus d'une hégémonie assurée et d'une stabilité sans faille. De nouveaux problèmes, politiques et diplomatiques en particulier, vont naître des conséquences directes de la fin de la guerre.

Personnages-clés

Georges Clemenceau (1841-1929)

Ferdinand Foch (1851-1929)

Joseph Gallieni (1849-1916)

Joseph Joffre (1852-1931)

Jean Jaurès (1859-1914)

Philippe Pétain (1856-1951)

Dates-clés et évènements

28 juin 1914	assassinat de l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie
1 ^{er} août 1914	mobilisation générale en France
3 août 1914	déclaration de guerre de l'Allemagne à la France
11 août 1914	déclaration de guerre de la France à l'Autriche-Hongrie
5 septembre 1914	contre-offensive française de la Marne
Février-décembre 1916	bataille de Verdun
Juin-novembre 1916	bataille de la Somme
Avril-mai 1917	bataille du Chemin des Dames
11 novembre 1918	signature de l'armistice à Rethondes
Janvier 1919	Conférence de paix à Paris
28 juin 1919	signature du traité de Versailles
14 juillet 1919	défilé de la victoire à Paris
1922	11 novembre fête nationale
1932	inauguration de l'ossuaire de Douaumont

Définitions

Armistice : texte officiel mettant un terme aux combats

Arrière : territoire extérieur aux combats, en arrière du front

Censure : autorisation ou interdiction par l'État de la diffusion d'une information

Économie de guerre : économie d'un État majoritairement tournée vers l'industrie militaire

Emprunt : mise à contribution de l'épargne des Français pour soutenir l'effort de guerre

Front : zone de combat

Guerre de mouvement : conflit caractérisé par le déplacement des armées

Guerre de position : conflit caractérisé par l'immobilisme des armées

Guerre totale : conflit qui mobilise toutes les ressources d'un État, humaines et matérielles

Gueule cassée : soldat blessé de la face

Mobilisation : rassemblement des troupes et du matériel en vue d'une guerre

Munitionnette : ouvrière dans les usines d'armement

Mutinerie : révolte des soldats contre l'état-major

Poilu : soldat français de la Première Guerre mondiale

Propagande : manipulation des moyens d'information pour influencer l'opinion de la population

Réparation : dédommagement pour les destructions de guerre

Tranchée : fossé creusé pour abriter les soldats

Triple Alliance : alliance réunissant les Empires centraux (Allemagne et Autriche-Hongrie) et l'Italie

Triple Entente : alliance réunissant la Grande-Bretagne, la France et la Russie

Union sacrée : rapprochement des différentes forces politiques

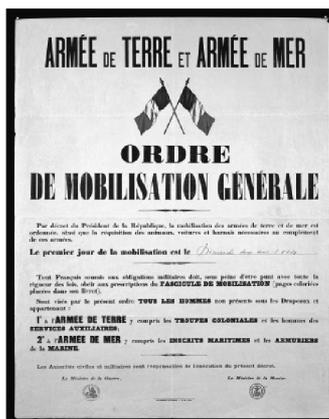
1. La guerre de mouvement (août-novembre 1914)

Le 28 juin 1914, l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie, l'archiduc François-Ferdinand, est assassiné à Sarajevo, en Bosnie. Cet événement est considéré comme l'élément déclencheur du conflit, dans un contexte de montée des nationalismes. **Les alliances militaires provoquent une cascade de menaces et de déclarations de guerre qui enflamme toute l'Europe : le continent est alors divisé entre la Triple Alliance et la Triple Entente.** La France, engagée dans l'Entente aux côtés de l'Empire russe et, à un moindre degré, du Royaume-Uni, s'oppose à la Triple Alliance dont fait partie l'Allemagne ennemie. Les Français n'ont pas oublié l'issue désastreuse de la guerre 1870 contre cette dernière et la perte de l'Alsace-Lorraine.

Dans l'agitation de l'été 1914, le gouvernement français décrète la mobilisation générale le 1^{er} août ; elle va atteindre le chiffre de 3 700 000 hommes. Deux jours plus tard, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Le 11, c'est à la France de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie. Si le gouvernement français ne peut accepter de subir les menaces des empires centraux et décide de s'engager pleinement dans le conflit, la population, elle, ne se montre pas particulièrement enthousiaste devant l'occasion de prendre sa revanche. Le retour de l'Alsace-Lorraine va néanmoins constituer l'un des piliers de la propagande nationale durant toute la guerre.

DOCUMENT 2. L'AFFICHE D'ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE (1914)

C'est par cette affiche, placardée dans les villes, que les Français sont avertis de la mobilisation. Sont concernés les jeunes hommes alors au service militaire et les réservistes de 24 à 48 ans.



Info en +

Dans l'inconscient collectif subsiste l'image du Français qui part au combat la « fleur au fusil ». L'enthousiasme et la gaieté que revêt cette expression sont aujourd'hui relativisés par les historiens. Selon Jean-Jacques Becker, le soldat allait d'abord à la guerre avec résolution et par devoir. Dans les trains, les cœurs étaient plutôt lourds.

Bientôt, l'ensemble des forces politiques soutiennent la participation de la France dans les hostilités. Même les socialistes, qui refusaient jusque-là cette perspective au travers des positions pacifistes médiatisées de Jean Jaurès, approuvent **l'Union sacrée**, le rapprochement souhaité par le président de la République Raymond Poincaré.

DOCUMENT 3. L'UNION SACRÉE

Dans ce message au Parlement, le président de la République promeut l'Union sacrée, qui va se réaliser dans les deux assemblées et au sein du gouvernement.

Messieurs les députés,

La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée, qui est un insolent défi au droit des gens. Avant qu'une déclaration de guerre nous eût en été adressée, avant même que l'ambassadeur d'Allemagne eût demandé ses passeports notre territoire a été violé. L'empire d'Allemagne n'a fait hier soir que donner tardivement le nom véritable à un état de fait qu'il avait déjà créé.

Depuis plus de quarante ans, les Français, dans un sincère amour de la paix, ont refoulé au fond de leur cœur le désir des réparations légitimes.

Ils ont donné au monde l'exemple d'une grande nation qui, définitivement relevée de la défaite par la volonté, la patience et le travail, n'a usé de sa force renouvelée et rajeunie que dans l'intérêt du progrès et pour le bien de l'humanité.

Depuis que l'ultimatum de l'Autriche a ouvert une crise menaçante pour l'Europe entière, la France s'est attachée à suivre et à recommander partout une politique de prudence, de sagesse et de modération.

On ne peut lui imputer aucun acte, aucun geste, aucun mot qui n'ait été pacifique et conciliant.

À l'heure des premiers combats, elle a le droit de se rendre solennellement cette justice qu'elle a fait, jusqu'au dernier moment, des efforts suprêmes pour conjurer la guerre qui vient d'éclater et dont l'empire d'Allemagne supportera, devant l'histoire, l'écrasante responsabilité.

Au lendemain même du jour où nos alliés et nous, nous exprimions publiquement l'espérance de voir se poursuivre pacifiquement les négociations engagées sous les auspices du cabinet de Londres, l'Allemagne a déclaré subitement la guerre à la Russie, elle a envahi le territoire du Luxembourg, elle a outrageusement insulté la noble nation belge, notre voisine et notre amie, et elle a essayé de nous surprendre traîtreusement en pleine conversation diplomatique.

Mais la France veillait. Aussi attentive que pacifique, elle s'était préparée ; et nos ennemis vont rencontrer sur leur chemin nos vaillantes troupes de couverture, qui sont à leurs postes de bataille et à l'abri desquelles s'achèvera méthodiquement la mobilisation de toutes nos forces nationales.

Notre belle et courageuse armée, que la France accompagne aujourd'hui de sa pensée maternelle, s'est levée toute frémissante pour défendre l'honneur du drapeau et le sol de la patrie.

Le président de la République, interprète de l'unanimité du pays, exprime à nos troupes de terre et de mer l'admiration et la confiance de tous les Français.

Étroitement unie en un même sentiment, la Nation persévéra dans le sang-froid dont elle a donné, depuis l'ouverture de la crise, la preuve quotidienne. Elle saura, comme toujours, concilier les plus généreux élans et les ardeurs les plus enthousiastes avec cette maîtrise de soi qui est le signe des énergies durables et la meilleure garantie de la victoire.

Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale. Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique.

Elle est fidèlement secondée par la Russie, son alliée ; elle est soutenue par la loyale amitié de l'Angleterre.

Et déjà de tous les points du monde civilisé viennent à elle les sympathies et les vœux. Car elle représente aujourd'hui, une fois de plus, devant l'univers, la liberté, la justice et la raison.

Haut les cœurs et vive la France !

Message de Raymond Poincaré au Parlement, 4 août 1914.

Après avoir traversé la Belgique, l'armée allemande poursuit l'application du plan Schlieffen en envahissant le nord de la France. La capitale craint d'être prise et le gouvernement part s'installer à Bordeaux. Afin de freiner le flot ennemi et protéger Paris, le général Joffre lance une contre-offensive le 5 septembre. Les Allemands reculent et se retirent vers l'Aisne pour commencer l'installation de leurs tranchées. **Le 13 septembre, le général Joffre officialise la victoire de la Marne.** La France a néanmoins perdu 80 000 hommes en quelques jours, 300 000 pour les cinq premiers mois, et prend rapidement conscience de son enfoncement dans une guerre de position contre l'Allemagne. **Celle-ci va durer trois ans et demi.**

Info en +

Lors de la bataille de la Marne, 4 000 hommes basés à Paris sont conduits jusqu'au front afin de renforcer les effectifs. Pour leur déplacement, Gallieni réquisitionne un millier de taxis de la capitale en complément de la voie ferrée : ce sont les « taxis de la Marne », aujourd'hui entrés dans la postérité.

2. La guerre de position (décembre 1914-janvier 1918)

Dès la fin de l'année 1914, la France et l'Allemagne se fixent sur un front qui parcourt le nord-est du pays sur 700 kilomètres, depuis la mer du Nord jusqu'à la Suisse. **Les soldats s'enterrent dans les tranchées. Au fil des mois, la guerre s'affirme comme un conflit immobile.** Face à l'équilibre des forces, aucun des belligérants ne parvient à user et percer l'adversaire. Certaines offensives marquent la volonté d'en finir mais elles ne conduisent à aucune issue. **Parmi elles se distinguent la bataille de Verdun et les combats dans la Somme.**

Au début de l'année 1916, l'armée allemande est décidée à « saigner à blanc » les Français et concentre toutes ses forces sur le secteur de Verdun pour une offensive massive. Informés de ce projet, les Français doutent de sa réalisation et déploient peu de moyens pour la contrer. Le 21 février, l'artillerie allemande entame les hostilités par une pluie d'obus qui lui permet bientôt d'enfoncer le front français de près d'une dizaine de kilomètres. Le général Pétain est placé au commandement de la défense de Verdun ; il y double le nombre de soldats mobilisés. Il profite du retrait de quelques divisions ennemies, parties vers le front oriental, pour mener plusieurs offensives qui conduisent à une victoire française, le 18 décembre. **La réalité du bilan reste cruelle : aucun déplacement décisif du front n'est observé et les combats causent la mort de 162 000 soldats français et en blessent 216 000 autres.**

Info en +

Lors de la bataille de Verdun, Pétain ouvre la Voie sacrée, une route qui va jusqu'à Bar-le-Duc et qui, sous le feu de l'ennemi, permet un renouvellement continu des renforts et un ravitaillement mieux organisé sur le front.

Alors que la bataille de Verdun n'est pas encore achevée, les Français et les Britanniques lancent une offensive dans la Somme, sur une zone longue d'une trentaine de kilomètres. Malgré le million et demi d'obus lancé par les Alliés, les positions allemandes ne sont pas épuisées et parviennent même à massacrer l'infanterie anglaise le 24 juin. Les deux

nouvelles offensives alliées des 20 juillet et 27 août ne permettent pas la percée du camp ennemi. **À la fin de l'année 1916, le bilan de l'opération est négatif : les combats de la Somme n'ont été qu'une machine à broyer, aveugle et inutile.**

L'expérience vaine se renouvelle au Chemin des Dames entre avril et mai 1917. Si des mutineries éclatent dans ce contexte difficile, elles restent relativement réduites et ne touchent pas directement le front. Cependant, l'état-major paraît plus attentif au sort des soldats : les offensives inconsidérées cessent et les permissions sont plus régulières.

3. Une nouvelle phase de mouvement (janvier-novembre 1918)

Après le retrait de la Russie de la guerre en octobre 1917, la France doit subir de nouveaux assauts de l'armée allemande qui n'a plus à se préoccuper du front Est : cette dernière mène quatre offensives entre mars et juillet 1918.

Mais l'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917, l'avancée technologique, incarnée par l'utilisation stratégique du char et de l'avion, et la ténacité de Georges Clemenceau porté au pouvoir en novembre 1917, freinent l'ennemi. Le rapport est définitivement inversé quand on compte un million d'Américains en France en juillet 1918. Surtout, les grandes offensives du général Foch à partir de septembre conduisent au recul rapide des armées allemandes.

Portrait

Ferdinand Foch (1851-1929)

Fils de fonctionnaire, il choisit la carrière militaire et intègre l'École polytechnique. Nommé lieutenant, puis capitaine, il suit également les enseignements de l'École supérieure de guerre avant d'y dispenser lui-même des cours d'histoire militaire et de tactique générale, puis de la diriger avec le grade de général. Durant la Première Guerre mondiale, il contribue à la victoire de la bataille de la Marne en 1914 et conduit la bataille de la Somme en 1916. Il est élevé au titre de généralissime des troupes alliées puis de maréchal de France en 1918. Au terme de la guerre, il est également nommé maréchal par la Grande-Bretagne et par la Pologne. Élu à l'Académie française, il devient président du Conseil supérieur de la Guerre en 1919.

Épuisée et agitée par des troubles révolutionnaires, l'Allemagne demande l'armistice. Celle-ci est signée le 11 novembre 1918 à Rethondes, en forêt de Compiègne. À 11 heures du matin, les hostilités cessent. L'Allemagne doit évacuer les pays envahis et céder la rive gauche du Rhin aux Alliés dans un délai d'un mois ; le matériel de guerre allemand en bon état doit être abandonné sur place. Ces quelques clauses ne sont que les prémices du règlement d'une situation beaucoup plus complexe qui va être mis en application au travers du traité de Versailles en 1919.

 **DOCUMENT 4. L'ARMISTICE VU PAR LE FIGARO**

Cet article de presse d'Alfred Capus, à la gloire de la patrie victorieuse, montre que l'issue du conflit est aussi synonyme de vengeance face aux agressions allemandes subies par la France.

L'armistice est signé. Les canons et les cloches l'ont annoncé hier matin à toute la France. Le carnage finit par l'éclatante victoire de nos armes et par la défaite irrémédiable de ceux qui l'avaient prémédité, organisé, voulu. Les morts vengés par la victoire, voilà ce qui est digne d'être appelé la justice. Ce sentiment a cela de beau et de fort qu'il n'empêche pas les cœurs de bondir d'allégresse, mais qu'il laisse à l'esprit la gravité que tant de deuils et de ruines n'effaceront pas de longtemps.

Ce beau ménage de gravité et d'allégresse ç'a été le spectacle unique dans l'histoire qu'ont donné le Parlement français et la foule parisienne en cette journée du 11 novembre 1918. Qui, de ceux qui y assistèrent, pourra oublier l'arrivée de Clemenceau dans l'hémicycle, les larmes qu'on vit tomber de ses yeux ? Puis la montée à la tribune au milieu des ovations et des cris patriotiques, et la lecture des conditions de l'armistice que scandait l'éclat des canons ? À chacun de ces articles, où la défaite de l'Allemagne enfin jugulée se traduisait avec une fermeté impitoyable, l'atmosphère semblait traversée comme par des éclairs de gloire, et toutes les âmes étaient dominées par le génie de la France, invisible et présent.

Oui, les morts sont vengés, les crimes seront châtiés durement ! Quel eût été le sort de notre pays, si par manque de persévérance ou bien en écoutant les suggestions perfides, il eût laissé échapper cette vengeance et cette victoire ? Il est difficile de n'y point songer, en ce moment, devant l'enthousiasme populaire. La France fut descendue aux abîmes dans un fracas de malédictions. Une heure de défaillance contenait ce désastre. Là, l'instinct de la race a été admirable de puissance et de lucidité. Il a senti le prodigieux « tout ou rien » de la guerre de 1914 et il a suscité les hommes et les efforts nécessaires. Malgré les plus tragiques éclipses de fortune, il n'a jamais fléchi. Non seulement il n'a pas permis le désespoir, mais il n'a pas même permis le doute. Un jour, en pleine retraite de Charleroi, quand tout paraissait perdu, quelqu'un, au Quartier général, demandait avec anxiété : « Que pense Joffre ? » On lui répondit : « Joffre ! Il croit à la victoire ! » Cette foi en la patrie que le généralissime incarnait alors, cette foi a rendu l'armée invincible, maintenu le peuple meurtri, donné à toute la Nation l'ordre mystique de ne pas périr. Au tournant suprême de la guerre, elle a soulevé Clemenceau et Foch. Hier, elle a fait dire à Clemenceau ramassant toute notre histoire en une phrase aux profondeurs infinies : « La France a été le soldat de Dieu ; elle est devenue le soldat de l'humanité ; elle restera toujours celui de l'idéal. »

La paix y gagnera aussi en durée et en fécondité. Car, plus les nations ont une personnalité vigoureuse et tranchée, plus l'union entre elles est solide, à l'abri de l'accident et du hasard. Elle a pour bases la raison, la loyauté, l'intérêt bien entendu, et ne dépend plus des sentiments capricieux. Cette fois-ci, la victoire remportée en commun rendra l'union indestructible.

Quant à l'Allemagne vaincue, les rapports que le monde civilisé entretiendra désormais avec elle dépendront de la façon dont elle saura accepter la défaite et le châtement, régler ses comptes, expier.

Le Figaro, 12 novembre 1918.